

## Entrevue avec Henri-Dominique Paratte, Président de l'Association des Écrivains Acadiens

### Le rêve acadien : exil, ghetto ou institution?

Danielle Fournier

Numéro 29, été 1986

L'exil

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15284ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Fournier, D. (1986). Entrevue avec Henri-Dominique Paratte, Président de l'Association des Écrivains Acadiens : le rêve acadien : exil, ghetto ou institution? *Moebius*, (29), 7–22.

DANIELLE FOURNIER

**Entrevue avec Henri-Dominique Paratte**  
Président de l'Association des Écrivains Acadiens

**Le rêve acadien : exil, ghetto ou institution?**

**Henri-Dominique Paratte**, acadien d'origine jurassienne, vit en Nouvelle-Ecosse depuis 1973. Il y enseigne en Etudes Françaises à Acadia University (Wolfville), dans le domaine acadien et québécois en particulier. Avoir sans cesse à défendre sa 'francité' en milieu minoritaire l'a convaincu de l'importance d'incarner, là où c'est possible, dans une réalité sociale, politique et culturelle solide le 'rêve' acadien d'un ensemble de régions francophones qui participent de plein droit, en tant que productrices aussi bien que consommatrices, à la vie du monde francophone dans un contexte incontestablement nord-américain. Connu pour ses traductions, ses écrits journalistiques et bien sûr pour son écriture, il est aussi, depuis 1985, le troisième président de l'Association des Écrivains Acadiens dont il était membre fondateur en 1979. C'est chez lui que je suis allée le rencontrer, parmi ses livres, ses chats et son chien un peu fou...

Nous avons essayé de tracer un portrait de la situation de l'écrivain en Acadie. On sait encore peu de choses au Québec, malgré le Goncourt d'Antonine Maillet et les échanges plus réguliers, sur ce 'pays', à la fois réel et imaginaire. Vue de l'extérieur, sa réalité nous échappe. Que cherchent à dire, aujourd'hui, écrivains et écrivaines d'Acadie? on ne comprend pas toujours bien. J'espère que cette entrevue donnera envie de lire la littérature de l'Acadie, certes; mais je souhaite surtout que, du Québec, on cherche à mieux comprendre ce qui se passe ici, à en saisir les traits spécifiques.

**Danielle Fournier:** Qu'en est-il, pour un écrivain acadien, de sa situation culturelle par rapport à sa situation géographique? Il semble qu'une des caractéristiques de l'Acadie, c'est la dispersion, n'est-ce pas?

**Henri-Dominique Paratte:** La dispersion est une réalité historique: si la déportation n'avait pas eu lieu, l'Acadie, aujourd'hui, serait toujours majoritaire en Nouvelle-Ecosse; on aurait eu à mener un combat semblable aux Québécois, celui de remodeler la réalité politique et administrative coloniale pour l'acadianiser. On sait que ce rêve-là est bel et bien disparu: il reste en Nouvelle-Ecosse trois 'régions' acadiennes principales, et des régions anglophones où les Acadiens sont minoritaires, comme dans la capitale, ou comme ici; au Nouveau-Brunswick, il y a des régions très solidement acadiennes, dans le Nord-Est et dans la Péninsule, qui sont homogènes mais relativement peu peuplées; des régions acadiennes du Sud-Est, qui sont moins homogènes mais non moins acadiennes; le Nord-Ouest, qui se sent souvent plus près du Québec que de l'Acadie, partagé entre l'appartenance politique et la proximité géographique; et enfin, cet étrange espace qu'est Moncton, à la fois très acadien et très profondément 'anglais'. Sur le plan littéraire, c'est Moncton qui marque la renaissance acadienne des dernières années: lectures de poésie dans les années 1970, fondation de plusieurs maisons d'édition depuis 1972, sans compter l'université, Radio-Canada, un quotidien jusqu'à la fermeture de *l'Évangéline*, des galeries d'art, et j'en passe. **Mais il ne faut surtout pas commettre l'erreur de réduire l'Acadie à Moncton.**

Moncton, certes, offre une culture urbaine particulière qui permet à ses poètes de mieux communiquer avec ceux de Montréal (par exemple dans *Lèvres Urbaines*) qu'aux poètes dont l'inspiration est moins urbaine, comme c'est mon cas: l'Acadie, pour moi, cela reste d'abord la mer, un paysage, un certain espace tissé d'histoire, de culture, et de modernité. **Moncton, c'est avant tout un carrefour, un carrefour essentiel, mais qui n'aurait plus son rôle de carrefour s'il n'y avait pas la réalité acadienne d'ailleurs.** Léon Thériault se demandait qui diable avait eu l'idée de mettre à Moncton l'université acadienne: c'est qu'à une certaine époque,

on aurait pu croire que les Acadiens venus travailler à Moncton - comme les Québécois partis travailler à Sherbrooke, à Montréal, à Gaspé et ailleurs - arriveraient à devenir la majorité, à s'assurer un pouvoir, à compléter ainsi cette 'carte' du Nouveau-Brunswick qui légitimait une «province» acadienne dans l'Est et dans le Nord. Cela n'a pas marché, contrairement à ce qui s'est passé au Québec où les Québécois sont devenus majoritaires partout. Les Acadiens se sont retrouvés majoritaires dans des régions qui, malgré de gros efforts et de gros progrès, restent encore des régions marginales. Où sont les éditeurs? Ils ne sont pas dans la Péninsule, bien que ce soit là qu'il y ait, pour le moment, le seul quotidien depuis la fermeture de **l'Évangéline, l'Acadie Nouvelle**, quotidien régional qui se heurte à un projet plus 'institutionnel' de quotidien provincial. Cela veut dire que Moncton, ville-carrefour, offre une sorte de laboratoire dont l'évolution sera intéressante à suivre: les Anglophones s'y plaignent d'une grande pauvreté culturelle de leur côté; par contre, si la culture acadienne y est bien présente, ce n'est pas une ville acadienne, à moins qu'on ne parle d'«Acadians» assimilés, et encore.

Dans les années 1970, on voyait Moncton comme une sorte de tombeau de l'Acadie. Dans les années 1980, on peut penser que Moncton sera le lieu où, éventuellement, l'Acadie maîtrisera le monde anglo-saxon pour se réaffirmer. Tout est possible, bien sûr, mais, sur le plan culturel tout au moins, le bouillonnement des dernières années le laisse penser.

**D.F.:** Être Acadien, c'est ne pas être Canadien-anglais? Quelle est la situation linguistique présentement?

**H.-D. P.:** On ne va pas faire un cours de linguistique, surtout que les données d'un nouveau recensement seront disponibles bientôt! Dans l'ensemble, le facteur important de ces dernières années, c'est la mise au point d'écoles acadiennes, au Nouveau-Brunswick d'abord, mais aussi en Nouvelle-Ecosse et, dans une moindre mesure, à l'île-du-Prince-Edouard; et non seulement d'écoles, mais aussi de conseils scolaires pour les contrôler, conseils scolaires acadiens ou à

majorité acadienne, et, en plus, de programmes pour ces écoles, sans lesquels toute la structure s'effondrerait. Il est certainement plus utile de former des enseignants, de convaincre des parents en voie d'assimilation douce, de produire des manuels modernes et de qualité internationale que de tirer trop de plans sur des comètes idéologiques. Il en faudra: on est en fait très pauvres au plan de l'essai ces quinze dernières années, exception faite de Michel Roy, Léon Thériault et Régis Brun, qui sont tous des historiens. Mais, pour l'instant, il s'effectue tout un travail de rattrapage sur le plan pratique qui est la clé de l'avenir linguistique. On s'aperçoit, aussi, qu'il est difficile, pour dire le moins, de convaincre les anglophones de céder un pouvoir réel, et non simplement des miettes symboliques.

Pour les Canadiens-anglais, c'est simple: les Acadiens sont 'French', c'est la version locale de la francophonie. De l'intérieur, et en Nouvelle-Ecosse surtout, ça se complique, parce qu'il y a un certain nombre d'«Acadians» qui s'appellent Boudreau, Belliveau et ainsi de suite, qui ont fait leurs études en anglais, qui travaillent en anglais, qui vivent en anglais, et qui vont s'affirmer 'acadian' uniquement par la filiation ethnique. Au Québec, aujourd'hui, on peut dire d'une juive suisse comme Léa Pool qu'elle est québécoise; tout comme les Français de France trouvent leur fierté nationale dans des gens qui s'appellent Michel Platini ou Yannick Noah. Peu à peu, on comprend que l'on ne restera pas «acadiens» si la dimension linguistique s'en va. J'irai même plus loin: il faut que la langue française, ici, qui s'est souvent mâtinée d'anglais parce qu'elle n'avait pas le choix, devienne plus encore qu'ailleurs une langue **moderne**. Je compare nos poètes aux rimaileries adolescentes qui se publient dans un tel nombre de revues européennes, et je me dis: nous n'avons pas le choix, si nous voulons survivre, il nous faut aller de l'avant. C'est peut-être ça, d'ailleurs, l'importance de l'Amérique francophone dans le contexte d'ensemble de la francophonie. Ceci dit, ce n'est pas les poètes qui vont empêcher le Roi de la Patate à la Place Champlain ou le Banana Man à Halifax de s'angliciser par la force des choses. Mais il ne faut pas non plus, l'histoire nous l'a montré, sous-estimer le pouvoir d'une minorité active, avec une audience interna-

tionale. Même les 'anglo-acadiens' souscriront à ce qui se fait sur une base linguistique francophone, si cela représente une possibilité de développement économique: le Premier ministre Hadfield sera bien assez content d'aller vanter notre francophonie à Paris, tout comme on m'avait acheté il y a quelques années des exemplaires de **La Mer Ecartelée** pour une exposition en France qui parlait de la Nouvelle-Ecosse.

Quand on réussit, on vous court toujours après: le problème, c'est que le combat pour assurer les structures qui vont permettre le développement est, encore et toujours, un combat. Sans une aide du gouvernement fédéral, beaucoup de choses s'effondreraient, non par manque de motivation, mais par manque de fonds (l'Association des Ecrivains en tout premier lieu!). C'est à ce niveau, d'ailleurs, que nous ne pouvons être toujours «sur la même longueur d'onde» que nos amis du Québec, ou que les «acadianophiles» des Amitiés Acadiennes: nous devons vivre une réalité ambiguë, qui me semble, de plus en plus, le point de vue le plus intéressant sur notre littérature.

**D.F.:** Est-ce qu'on peut 'devenir' acadien, selon toi?

**H.-D. P.:** On a déjà en partie répondu: on ne peut devenir acadien qu'à la condition de voir le milieu s'ouvrir, ne plus se définir comme une ethnie, mais comme un groupe de langue française, comme la francophonie des Maritimes. Dans ce sens, on peut devenir 'acadien', quelle que soit l'origine, tout comme on devient d'ailleurs québécois ou français. Mais attention! On ne devient pas acadien par le simple fait de parler français. On le devient, je pense, par le fait de participer au développement de l'Acadie, de considérer que la principale identité dont l'on veut faire preuve est une identité d'ici avant tout, par le fait de vouloir en 1972, en 1986, en 2001 faire ce qu'ont fait les premiers Français venus de France et qui sont, peu à peu, devenus des Acadiens. Un Québécois ou une Québécoise qui passerait deux, trois ans en Acadie ne deviendrait pas 'acadien' ou 'acadienne' du même coup; mais, avec le temps, par une influence progressive du milieu, par le biais d'un engagement patient dans le milieu, on peut, effectivement, 'être accepté' comme Acadien par les Aca-

diens, et par conséquent se définir comme tel. Cela passe, aussi, par une volonté souvent difficile de ne pas 'utiliser' le milieu à ses fins propres: on voit des 'rejets' assez violents de gens qui ne s'affirment 'acadiens' ou 'acadianophiles' que si ça sert leur carrière, ou leur avancement. Les gens ont peur, je pense, de se faire manger la laine sur le dos. C'est peut-être moins le cas au Québec, du moins à Montréal, parce que la culture montréalaise est plus cosmopolite, à un certain niveau du moins. Mais on n'est pas là pour parler du Québec, même si c'est un des rêves d'Herménégilde Chiasson que de faire un film qui nous montrerait les Québécois vus par les Acadiens...

**D.F.:** Comment vois-tu le rôle de l'écrivain dans ce contexte? Est-ce un rôle «politique»? L'écrivain peut-il éviter l'engagement?

**H.-D. P.:** Il faut toujours partir de cette considération-ci: la littérature acadienne est jeune. La plupart des écrivains sont dans la quarantaine, beaucoup ont moins, quelques-uns (Antonine Maillet, Léonard Forest, Melvin Gallant, par exemple) ont plus. On peut, certes, se référer à l'anthologie établie par Marguerite Maillet, Bernard Emont et Gérard Leblanc pour constater qu'il existe des textes littéraires en Acadie depuis 1606... textes 'acadiens' soit par la relation au milieu physique, soit par le contenu humain, soit par la valeur documentaire ou didactique. Dans l'ensemble, pourtant, on n'a jamais affaire à des 'écrivains' avant une époque très récente, parce que l'on n'a pas de points de référence acadiens auxquels se raccrocher. La découverte des lettres de Marichette, la «Sagouine» du siècle dernier, due à Pierre Gérin, est sans le moindre doute importante pour la constitution d'un espace culturel acadien mieux défini par rapport au passé: pourtant, il faudrait beaucoup d'imagination pour trouver que «l'oeuvre» de Marichette se compare à une oeuvre littéraire européenne - ou même québécoise - de la même période. Antonine Maillet est sans doute la première à vouloir échafauder une oeuvre, à vouloir tracer par le langage cet espace symbolique qui est le propre de l'écrivain. Quand on dit «c'est de l'Antonine Maillet», cela implique des limites, mais c'est aussi preuve de

réussite. Sans préjuger de leur valeur pour un lecteur ou une lectrice potentiels (on n'en est pas encore ici à parler de poétique de la réception), je dirais qu'Hermé-négilde Chiasson, Gérald Leblanc, Dyane Léger, Jean-nine Landry-Thériault, Louis Haché, France Daigle et Jacques Savoie, sans exclure d'autres noms possibles (dont le mien) ont un projet qui se définit, peu à peu, d'oeuvre en oeuvre, se concentre, se raffine, et nous offre cette synthèse du réel et de ses multiples possibilités qui est le propre de l'oeuvre littéraire. Je cite ces noms-là parce que leur oeuvre est plurielle, et qu'elle ne se limite pas à un ou deux volumes, mais, déjà, qu'elle a une certaine continuité dans le temps. Cela n'a rien à voir avec un jugement sur la qualité des oeuvres; mais ce qui a fait Balzac, ou Stendhal, ou Hugo, c'est justement la continuité. Il y a des écrivains québécois au XIXe siècle; c'est cette durabilité dans le temps qui leur manque. Je ne sais plus si c'est Gaston Miron ou Gérald Godin qui disait qu'une minorité, précisément, c'est un groupe qui perdait le sens de sa continuité sur l'axe du temps. En Acadie, on peut se raccrocher aux conteurs, mais pour les modèles littéraires, on va toujours ailleurs: Rabelais pour Antonine Maillet, Nelligan ou Kerouac pour d'autres, cela pourra faire l'objet d'une belle recherche un jour.

Lorsque la littérature de la «renaissance» acadienne commence, dans les années 1970, les auteurs sont peut-être les premiers surpris: ce qu'ils écrivent intéresse non seulement en Acadie, mais au Québec, mais ailleurs! La littérature, qui semble encore si irréaliste ici, acquiert tout d'un coup une réalité incontestable. C'est comme une vitre qui éclaterait parce qu'on franchit le mur du son... et les poètes des débuts, qui n'ont que très peu publié depuis, gardent leur auréole: Raymond Leblanc et **Cri de Terre** (en cours de réédition), Guy Arsenault et **Acadie-Rock** (qu'on parle aussi de rééditer). A les relire aujourd'hui, c'est non seulement l'engagement qui frappe, engagement toujours douloureux et toujours incertain, mais le lyrisme qui s'y annonce: les poèmes de Raymond Leblanc depuis sont des textes très lyriques (l'engagement lui-même en devient lyrisme); quant à Guy Arsenault, les quelques textes qu'il nous a offerts depuis jouent toujours sur ce registre mi-cynique mi-amer qu'il avait baptisé «triste-



souffranceheureuse» et qui est toujours valable aujourd'hui.

Mais les conditions ont changé: un peu comme on est passé de l'ère du 45 tours à l'ère du long-jeu et à l'ère de la vidéo, les écrivains d'aujourd'hui construisent un univers, et un livre ne signifie plus grand-chose. En quelques années, France Daigle, qui a commencé à publier dans les années 80, a sorti cinq volumes, trois aux Editions d'Acadie, deux au Québec; elle cherche le texte court, une certaine structure, une mise au point qui rappelle autant certaines réflexions sémiotiques que les films de Marguerite Duras; et son meilleur texte, **Variations en B & K**, fait appel à tout un côté 'oriental' plus qu'à une vision 'acadienne' folklorique. Trois de ses récits-romans-poèmes forment un cycle; on voit une volonté délibérée, donc, de faire oeuvre. De façon moins 'textuelle', les romans de Jeannine Landry-Thériault tournent tous autour du même espace, celui du village du Bois-Tranquille. Que l'oeuvre soit 'enracinée' plus ou moins fortement, cela ne change rien: par l'écriture, le rêve acadien acquiert cette réalité symbolique qui est, dans tous les pays du monde, garante de continuité...

**D.F.:** Tu veux dire qu'elle crée un pays?

**H.-D. P.:** A sa manière, oui. Mais attention: la désillusion a été grande, au Québec, de voir que le «pays de papier» des poètes, et le «pays réel» ne coïncidaient peut-être pas. Ici, je crois que le pays est toujours présent, de façon plus ou moins évidente. Melvin Gallant parlait d'une littérature proche du concret. D'autres parlent de façon obsessionnelle du quotidien - Dyane Léger ou Gérald Leblanc par exemple. Chez d'autres encore, on ne se détache guère de la réalité ambiante: dans le film **La Cabane**, le premier film de Phil Comeau (de la Baie Sainte-Marie), ou dans le roman de Germaine Comeau, **L'Été aux puits secs**, qui se passe dans la même région, on a somme toute très peu d'écart entre l'espace créateur et la réalité. C'est ce que la littérature a plus ou moins toujours fait: mais, si l'on reste trop près du réel, ce n'est plus de la littérature, c'est à peine du journalisme. La littérature d'ici doit donc savoir utiliser ce qui, ailleurs, marque l'espace littéraire (tout

le travail fait sur le texte dans d'autres littératures) mais sans perdre le contact avec l'environnement, que ce soit Moncton, Caraquet, la Baie Sainte-Marie ou Grand-Pré...

**D.F. :** Grand-Pré, pourtant, ce n'est pas très très acadien, de nos jours...

**H.-D. P. :** Entre les descendants de Planters, les fils de Loyalistes, les immigrants britanniques, les anglo-québécois qui ont fui le Québec à cause de la loi 101, les Américains immigrés... admettons qu'ici les Acadiens sont une petite minorité. Mais on ne vit plus à l'époque où les villages étaient isolés: je ne vais pas à Moncton dans la charrette à boeufs de Pélagie, par exemple. Et depuis quelques années, on célèbre ici des journées acadiennes, cela devient plus important d'année en année, tout comme le parc 's'acadianise' de plus en plus. Pour moi, ce n'est pas simplement cela, pourtant. C'est surtout le fait que, par ce paysage qui représente encore aujourd'hui l'effort des Acadiens au XVIIIe siècle, dans ce cadre où j'imagine bien les premiers colons, loin des guerres de religion, loin des guerres coloniales, s'organisant dans un pays neuf, je me sens en contact avec un certain espace, je ne me trouve pas en complète rupture, comme si j'étais, par exemple, à Auckland en Nouvelle-Zélande... Il y a autour de Grand-Pré un phénomène de reconnaissance géographique profonde, qu'Antonine Maillet, entre autres, a éprouvé fortement en venant ici l'automne dernier, et qui fait oublier la quasi-omniprésente anglophonie.

**D.F. :** Et tu n'aimerais pas mieux vivre dans un milieu francophone?

**H.-D. P. :** Si, bien sûr, même si je ne tiens pas à diviser les choses entre l'«enfer» anglophone et le «paradis» francophone. Mensonges, hypocrisies, jalousies, cela existe partout... comme le contraire. Ce qui énerve chez les anglophones, à la longue, c'est cette façon de parler à demi-mots, cette «réserve» qui peut soudain devenir hostilité souriante, cette incroyable pudibonderie verbale, bref... tous ces modèles culturels qui font qu'un Suisse-allemand s'adaptera mieux qu'un

Canadien-français. Il y a des exceptions, bien sûr. Ceci dit, si je parlais dans un milieu francophone, à la Baie Sainte-Marie ou à Shippagan ou ailleurs dans les Maritimes, ce serait sans doute pour m'engager plus, non pas forcément comme écrivain uniquement, mais comme Acadien désireux d'aider au développement, à long terme, des régions acadiennes. A une certaine échelle, c'est déjà ce qui se fait via l'Association des Ecrivains.

**D.F. :** Parlons-en de cette association. Quels rapports entretient-elle avec l'Union des Ecrivains Québécois?

**H.-D. P. :** L'Association n'est pas aussi 'institutionnalisée' que l'Union. D'année en année, on renégocie des appuis, on essaie d'en faire une institution, de stabiliser le bureau de Moncton, pour mieux décentraliser les programmes, mais on n'a pas un appui solidement acquis du gouvernement du Nouveau-Brunswick, qui finance pourtant des organismes culturels (dans le domaine musical surtout, comme le CPDC) ou des sociétés régionales. En Nouvelle-Ecosse, à l'Île-du-Prince-Edouard, on n'en parle même pas: certains hauts fonctionnaires deviennent verts quand on parle d'appuyer une association d'écrivains francophones, ils nous envoient négocier avec les associations anglophones qu'on aime bien, certes... mais on aimerait avoir autre chose aussi! Mais l'UNEQ, qui bénéficie d'un appui du gouvernement québécois qui nous fait défaut, a aidé à notre organisation initiale, et les mécanismes de consultation se sont renforcés depuis deux ans.

Comme on l'a dit plus tôt, on n'a pas toujours les mêmes intérêts, et en plus on a, nous, une raison d'être qui recouvre un mandat national et international, celui de l'UNEQ également, mais aussi un mandat régional et inter-régional (nos sections régionales remplacent des associations d'écrivains régionales, sauf au Madawaska où Lina Madore a créé l'Association d'écriture Trois-Frontières) qui se précise peu à peu. On regroupe des écrivains 'professionnels' (une cinquantaine, nos sociétaires), des écrivains 'en voie de développement' (une bonne centaine), enfin des gens intéressés à l'écriture: au total, entre 150 et 200 membres. N'oublions pas qu'il y a moins d'habitants dans

l'ensemble des Maritimes que dans la région métropolitaine de Montréal, et que nous avons affaire à de grandes distances entre nos diverses régions; notre mandat est donc spécifique, et la tâche, d'année en année, plus considérable, puisque, si certains projets 'marchent', on nous en réclame d'autres, et qu'on attend une diversification qui ne serve pas seulement les poètes des débuts, mais aussi tous les autres types d'écrivains...

**D.F.:** Est-ce que ce sens de la mission, de la bonne nouvelle, ce n'est pas une variante du missionariat?

**H.-D. P.:** On a parlé d'écoles, tout à l'heure. Toucher le milieu scolaire, intensifier nos tournées dans ce milieu, faire pression pour que nos livres circulent mieux, faire en sorte que du matériel vidéo soit mis au point, faire participer les écrivains d'ici à la rédaction de manuels, et ainsi de suite, je ne crois pas que ce soit un sens de la mission qui vise à transmettre un message idéologique, sinon que nous croyons à la valeur de l'écriture - c'est le moins que des écrivains puissent faire! Si nous nous impliquons à beaucoup d'autres niveaux, c'est que tout, plus ou moins, reste à faire. Notre premier mensuel, **Le Vent d'Est**, vient à peine de voir le jour; mais c'est réconfortant de découvrir que les écrivains y sont les bienvenus. On a l'impression de se battre sur tous les fronts, des demandes de bourses pour artistes au travail de secrétariat en passant par les lectures de poésie, les mémoires aux gouvernements, les rencontres avec les media, et ainsi de suite. Le dynamisme vient peut-être du fait que nous ne sommes pas une institution, même si, inévitablement, nous risquons d'en devenir une un jour ou l'autre, quand les gouvernements, celui du Nouveau-Brunswick pour commencer, auront compris l'importance d'une littérature en français de classe internationale autant que régionale.

**D.F.:** Parlant d'écoles, discutons de tout le système d'enseignement. Trouves-tu qu'il y a un malaise dans la relation entre la création et l'enseignement? Comment l'institution pédagogique, ici, traite-t-elle les créateurs et créatrices?

**H.-D. P.:** La réaction est difficile à mesurer. Rino Morin-Rossignol, l'auteur du **Pique-Nique**, l'une des pièces les plus hilarantes et les plus révélatrices écrites sur l'Acadie du Nouveau-Brunswick, disait qu'il avait été surpris, à Edmundston, région dont il est originaire, de voir que sa pièce n'était presque pas disponible aux jeunes des écoles - même si on l'invitait, lui, comme écrivain, pour le plus grand plaisir de ces mêmes jeunes. On compte sur les doigts d'une main les écrivains invités à l'Université de Moncton - j'ai l'impression qu'il y en a eu plus dans les départements d'Etudes Françaises d'universités anglophones, dans la mienne en tout cas, où j'invite un minimum de trois auteurs par semestre, sans parler des gens qui viennent à d'autres manifestations. Je suis allé dans des écoles ou dans des bibliothèques, de Chéticamp en N.-E. à Shippagan en pleine Péninsule Acadienne du N.-B., où on ne connaissait pas la revue **Eloizes**, notre revue de création (et la seule des Maritimes, en français) qui existe pourtant depuis 1980. On entend des histoires horribles sur le jugement de certains professeurs de fac vis-à-vis la littérature acadienne - encore que quelques oeuvres franchissent peu à peu les portes du temple de l'académisme (France Daigle ou Raymond Leblanc, par exemple).

**D.F.:** Et pourquoi, penses-tu?

**H.-D. P.:** IL y a la crainte que l'on en vienne à dire que tout est bon parce que c'est acadien. René LeBlanc, de l'université Sainte-Anne, ne cache pas que c'est sa position. Ce n'est pas lié seulement à l'écriture: dans certaines régions 'mixtes', on verra les Acadiens élire le candidat anglophone s'ils l'estiment meilleur. Mais, pour nous, cela peut être un problème, une épée à double tranchant: il faut que nous soyons soutenus, que nos livres se vendent, que les élèves les lisent, qu'une réelle circulation d'idées s'instaure, un peu partout, non seulement dans les couloirs de Radio-Canada ou au café La Brunante à Moncton, qui est d'ailleurs en passe de fermer. En même temps, pourtant, il est vrai que ce qui est mauvais doit être critiqué - c'est la condition de la croissance. Mais, avec peu d'éditeurs, avec une publication littéraire peu abondante malgré

l'abondance des manuscrits, ce serait du sadisme que de démolir des carrières littéraires à peine écloses. C'est peut-être que le rôle des études littéraires, de l'élémentaire à l'université, devrait être soigneusement révisé, par une commission paritaire qui regrouperait 30% de critiques, 30% d'écrivains, 40% d'enseignants, quelque chose de ce genre.

Ceci dit, quelle est, en France ou aux Etats-Unis, la proportion d'écrivains vivants que l'on invite dans les écoles ou dans les universités? Nous avons, au moins, quelques écrivains qui sont aussi enseignants, et qui s'efforcent de transformer le milieu: Gérard Etienne, Melvin Gallant, votre serviteur...

**D.F.:** Est-ce que l'écrivain acadien est mieux perçu en Acadie lorsqu'il a réussi ailleurs?

**H.-D. P.:** C'est un phénomène universel, et pour tous les artistes: on a entendu parler de Paul Leblanc, le perruquier, parce qu'il a enlevé un Oscar pour son travail dans **Amadeus**. C'est un gars de Shédiac, je crois. S'il avait fait des perruques pour **La Cabane**, il n'aurait sans doute pas eu d'Oscar, et on n'aurait pas considéré que c'était une célébrité. Que Jacques Savoie réussisse au Québec avec **Les Portes Tournantes** le projette dans les ligues majeures, tout comme un joueur des Aigles Bleus de l'université de Moncton qui se verrait tout à coup en finale de la Coupe Stanley avec les Canadiens. Le succès international d'Antonine Maillet rejaillit un peu sur tout le monde. Mais ce besoin d'acquérir une expérience plus riche, plus solide, plus dense, n'empêche pas que nous devons, ici, avoir les conditions pour produire, nous faire connaître, aider les jeunes qui commencent. Nous avons créé les Editions Perce-Neige en 1980, et il n'y a qu'à voir la liste des noms qui y ont publié un premier recueil: Dyane Léger, à mon avis la plus originale de nos écrivaines; Rose Després, dont Yves Bolduc a dit que son surréalisme était unique et percutant; Gérald Leblanc, le plus 'beat' des poètes de langue française que je connaisse; Daniel Dugas, Martin Pitre, Louis Comeau, Georges Bourgeois, qui en sont tous encore à ce premier recueil, mais dont on sait qu'ils vont continuer, parfois à cheval sur deux ou trois formes d'art comme Daniel Dugas.

En plus, je pense qu'il faut, ici, créer les conditions d'éclosion de divers genres littéraires, des romans Harlequin que lisent les secrétaires aux Mémoires comme en écrivent Lina Madore ou Imelda Hachey, aux historiettes d'Emery Leblanc ou de Félix Thibodeau, aux contes pour enfants dont on a de très beaux exemples (dont un de Réjean Aucoin qui va sortir bientôt, tout droit de Chéticamp), aux pièces de théâtre (et l'Escaouette à Moncton, comme le Théâtre Populaire d'Acadie à Caraquet, font à cet égard un travail phénoménal) et, bien sûr, au «texte» proprement littéraire, romanesque ou poétique. Une littérature, ce n'est pas un club de poètes, ça comprend tous les genres, tous les niveaux, tous les âges. Tu n'écris pas pour Presses-Sélect, mais c'est important qu'il y ait Presses-Sélect, pour une certaine catégorie de lecteurs, tout comme c'est important qu'il y ait Danielle Fournier ou Carole Massé ou Yolande Villemaire, pour une autre catégorie.

Dans dix ans, dans vingt ans, on devrait avoir cet ensemble; je crois, pour ma part, qu'on aura même une vocation de production plus large, des Québécois et des francophones de partout venant publier chez nous, faisant gagner de l'argent à nos éditeurs, et nous permettant du même coup de nous faire connaître. J'aimerais voir un Marguerite Yourcenar publié à Moncton, par exemple. Ce n'est pas si idiot, puisqu'elle habite à quelques pas d'ici, au sud de l'Acadie historique! Mais bien sûr, pour le moment, ce sont nos écrivains qu'il faut publier...

**D.F. :** Une vraie ville, en Acadie, est-ce que cela changerait quelque chose?

**H.-D. P. :** Pour les jeunes, oui, à mon avis. Moncton, c'est une ville un peu bâtarde, quels que soient les avantages qu'on peut y trouver; ce n'est pas très facile d'y voir le point de départ d'un projet collectif, qui donnerait aux jeunes, non seulement une continuité par rapport au passé, mais aussi et surtout un sens de la continuité par rapport à l'avenir. Pour beaucoup de jeunes, on a l'impression que le concept même d'«Acadie» n'a plus énormément de sens. Ce qui me frappe, pourtant, c'est qu'on ne s'interroge pas sur la possibilité de faire l'Acadie sans ville. On n'a pas le choix: l'Acadie,

cela peut être un réseau de petites villes, de villages, de régions dont la dimension garantira du même coup une certaine relation avec le monde, qui me semble particulière à ce pays.

Ce n'est pas les écrivains qui vont régler les problèmes économiques; mais ce sont les écrivains, entre autres, qui peuvent donner un sens de vision nécessaire. Ce sont des associations nées de la fièvre créatrice des années 70 qui peuvent, dans les années à venir, asseoir un peu plus solidement la réalité imaginaire dont nous avons besoin. Il n'y a pas toujours un rapport évident entre les romans de Michel Tournier ou de Muriel Cerf et les activités d'un plombier à Issy-les-Moulineaux. Il n'y a pas de raison que l'oeuvre de 'Claude LeBouthillier doive s'enfermer dans l'immédiat et le documentaire: ce qu'il faut, c'est que, par les oeuvres, par leur diversité que le temps est seul à pouvoir passer au tamis, nous maîtrisions notre espace imaginaire, qu'il ne soit certainement plus un exil, encore moins un ghetto, et, institution dans une certaine mesure, reste une institution ouverte. On en revient toujours, d'une manière, à l'image de la mer...



**PARATTE**, Henri-Dominique

D'origine jurassienne farouchement francophone, né à Berne en 1950, vivant en Nouvelle-Ecosse depuis 1973, accepté par la communauté culturelle acadienne au point d'être devenu en 1985 président de l'Association des Ecrivains Acadiens. Professeur d'études canadiennes-françaises dans une université anglophone à Wolfville, il est également traducteur, journaliste, et, bien sûr! écrivain. Deux prix littéraires en Suisse ont récompensé des textes antérieurs à 1980: **Virgée Tantra Non Arpadar** (Grassin, Paris, 1972), **La Mer Ecartelée** (Naaman, Sherbrooke, 1978; , ainsi que des textes en revues et anthologies. Depuis, l'oeuvre se fait plus acadienne sans renoncer à une 'double appartenance': **Jura-Acadie**, essai (1980, Conférence des Communautés Ethniques de Langue Française et Rassemblement Jurassien, Delémont-, **Dis-Moi La Nuit** (Editions d'Acadie, 1982). H-D Paratte a été l'organisateur du volume **Poésie Acadienne Contemporaine / Acadian Poetry Now** paru aux Editions Perce-Neige, Moncton (1985). Il publie prochainement un texte sur le poète jurassien **Alexandre Voisard** aux Presses Universitaires de Fribourg, en Suisse; une traduction en français d'**Anne of Green Gables**, co-édition entre Ragweed Press et un éditeur québécois; il a été l'un des responsables (avec Melvin Gallant) de l'**Histoire littéraire du Nouveau-Brunswick**, parution prévue en avril 86 aux Editions d'Acadie. Un texte pour enfants, **Cheval des Iles** (Ragweed Press, Charlottetown 1985) lui a valu une mention honorable aux prix de traduction John Glassco. Il travaille actuellement, outre ses activités d'éditeur, rédacteur, traducteur et enseignant, à deux textes en prose: **Dites-Moi, Lady Anne** (pour un éditeur français), **Licorne Eblouissante** (pour un éditeur acadien ou québécois); un gros roman, **Marionnettes Bernoises**, devrait être publié en Suisse dans le courant de l'année 1986.